

Isabelle MALLON, Cornelia HUMMEL et Vincent CARADEC

VIEILLESSES ET VIEILLISSEMENTS : LES ENJEUX D'UN OUVRAGE

POURQUOI CE LIVRE ?

Analysant vingt années de sciences sociales du vieillissement au Canada, Frédéric Lesemann (2001) éclaire le rôle que jouent les manuels dans la structuration d'un champ de recherche. La constitution d'un corpus de connaissances et sa publication sous forme de manuel contribuent, du point de vue épistémologique, à éclairer tant l'évolution historique d'un champ scientifique – qu'étudie-t-on à l'aide de quelles théories et quels concepts à une époque donnée ? – que le caractère cumulatif de la production de connaissances. Du point de vue plus fonctionnel, la publication d'un manuel contribue « à consacrer l'existence d'un champ scientifique et professionnel dûment constitué » (Lesemann, 2001, p. 38). Ces intentions ont animé les coordinateurs de cet ouvrage, suite au constat collectif de la nécessité de disposer d'ouvrages de synthèse francophones dans le champ de la sociologie de la vieillesse¹.

Ce constat a été en particulier discuté lors des congrès de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF) en 2004 à Tours et de l'Association française de sociologie (AFS) en 2006 à Bordeaux. À ces occasions, les membres des comités de recherche consacrés à la vieillesse exprimaient un double regret : d'une part un regret de chercheur face aux travaux de la jeune génération qui « réinventaient » souvent des approches, des théories, des concepts et des méthodes qui avaient déjà été maniés par leurs aînés, ce qui pouvait donner l'impression d'un champ qui ne fonctionnait pas selon la logique de l'accumulation et le développement du savoir ; d'autre part un regret d'enseignant devant le faible nombre d'ouvrages de synthèse sur le champ de la vieillesse à proposer aux étudiants. Les chercheurs ont perçu une sorte de seuil critique dans la production de travaux menacés de dispersion et de non-continuité. Les volumineux et excellents manuels en langue anglaise

1. Un seul ouvrage de synthèse existe à l'heure actuelle, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement* (CARADEC, 2012), ce qui est peu par rapport à d'autres champs de la sociologie.

couvrent certes une bonne part du champ international, mais témoignent aussi de l'invisibilité des travaux francophones – alors même que ces travaux sont nombreux et de qualité.

De plus, comme le souligne Victor Marshall dans les premières pages du premier manuel canadien (anglophone) consacré au vieillissement (1980), les travaux en sciences sociales ne sont pas des produits « hors-sol » mais bel et bien ancrés dans des contextes qui tiennent tant à des traditions nationales qu'à l'influence – souvent médiatisée par la langue – de pays de référence du point de vue scientifique. Leemann (2001) montre ainsi qu'au Canada, les premiers manuels anglophones se situent par rapport aux travaux menés dans les pays anglo-saxons, alors que le premier manuel francophone est concentré sur la production canadienne francophone. Notre objectif n'est pas tant de publier un état des savoirs en français que de démontrer que la sociologie de la vieillesse et du vieillissement francophone est un champ en cours de structuration avec des ancrages théoriques et méthodologiques qui lui sont propres, tout en dévoilant comment les travaux francophones dialoguent avec des travaux produits dans le champ anglo-saxon. Il s'agit ainsi de donner la parole à des chercheurs francophones pour qu'ils présentent leurs propres travaux, tout en les situant dans le champ en opérant par la même occasion un examen critique des impensés nationaux, culturels et scientifiques, mais aussi les travaux de chercheurs internationaux dont ils se font les passeurs.

LA VIEILLESSE ET LE VIEILLISSEMENT COMME OBJETS SOCIOLOGIQUES

Donner à voir le processus de structuration du champ de la sociologie de la vieillesse et du vieillissement, c'est également interroger la façon dont il est lié à son contexte : le contexte disciplinaire d'une part, et le contexte démographique et sociétal de l'autre.

L'intérêt tardif des sociologues francophones pour l'âge en général et la vieillesse en particulier

Un premier élément à prendre en compte dans l'histoire de la sociologie de la vieillesse et du vieillissement est l'intérêt tardif des sociologues francophones européens pour l'âge comme catégorie sociale pertinente d'analyse des faits sociaux. Si le monde scientifique anglo-saxon a très précocement établi que l'âge est une catégorie structurante de la vie sociale, modelée par les rapports sociaux entre groupes d'âge, cette proposition, aussi simple soit-elle, a mis du temps à s'imposer comme légitime dans le champ sociologique français², et demeure

2. D'où cette formation tardive en France d'un champ de recherches spécialisées autour des âges de la vie, dont certains secteurs émergent aujourd'hui (cf. la sociologie de l'enfance) alors que les spécialisations disciplinaires en sociologies de la vieillesse, de la jeunesse

l'objet de débats. Le désintérêt pour l'âge est d'abord lié à l'histoire même de la discipline sociologique en France et dans le monde francophone : Durkheim et l'école française de sociologie ont établi une séparation disciplinaire stricte avec les autres sciences, de la nature et de l'homme, dans un contexte français où la concurrence des disciplines est réglée par la répartition des objets entre elles. La question des âges a ainsi longtemps été laissée à la psychologie, ainsi qu'à l'anthropologie ou à l'histoire, les sociétés anciennes ou sans écriture semblant plus évidemment structurées en groupes d'âge, différenciés selon le sexe, quand les sociétés modernes seraient fondées sur le travail. Et si une part importante de la réflexion sociologique de M. Mauss ou de É. Durkheim est fondée sur la littérature ethnographique³, et reprend de ce fait l'âge comme catégorie de description fine de la vie sociale des sociétés exotiques, jamais cependant elle ne le constitue comme catégorie ou comme objet d'analyse. En est témoin l'usage par Durkheim (1897) des variations du suicide selon l'âge. Cette constatation, remarquablement robuste dans le temps, n'est pas réellement prise en compte par É. Durkheim⁴.

« Alors même que les écarts qu'il observait entre les suicides des plus jeunes et des plus vieux dépassaient largement en amplitude tous ceux qu'il constatait en matière d'état civil, de religion ou d'urbanisation, Émile Durkheim ne considère jamais l'âge comme une variable sociale à part entière. » (Baudelot et Establet, 2006, p. 21.)

Et M. Halbwachs, qui réexamine les conclusions durkheimiennes une trentaine d'années plus tard (Halbwachs, 1930), n'en dit strictement rien.

Pour la sociologie francophone, l'âge a longtemps constitué une variable écran, indicateur synthétique et masque tout à la fois, d'autres déterminations sociales, liées aux formes de l'intégration ou de la régulation sociales. L'âge est ainsi mobilisé par Durkheim pour déterminer plus finement les effets protecteurs du mariage contre le suicide. Mais c'est bien le degré d'intégration familiale qui lui importe. Les personnes âgées ne se suicident donc pas en raison de leur âge, mais parce qu'elles sont plus susceptibles de connaître une situation de veuvage. C'est dans cette perspective d'ailleurs que C. Baudelot et R. Establet analysent les effets de l'âge dans les variations contemporaines des taux de suicide : l'âge synthétise des positions sociales différenciées, plus ou moins protectrices par rapport au suicide, les personnes âgées

« cumulant les facteurs favorables au suicide : à l'affaiblissement des liens qui unissent l'individu aux grands foyers d'intégration que sont la famille

ou de l'enfance, sont plus anciennes dans le monde anglo-saxon, et particulièrement aux États-Unis.

3. Par exemple, *Les techniques du corps* (1936) ou *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912).

4. Sinon curieusement, pour attester du caractère social du suicide, et réfuter l'explication héréditaire.

(départ des enfants, isolement, veuvage) et l'activité professionnelle (mise à la retraite, sentiment d'inutilité, perte de l'usage réglé de l'espace et du temps qu'assure le va-et-vient entre domicile et travail, etc.), s'ajoutait jusqu'à un passé récent l'appauvrissement et la précarité matérielle » (art. cit., p. 22).

Aller jusqu'au bout du raisonnement implique alors de définir l'âge comme un facteur explicatif des conduites sociales, ici le suicide, et les groupes d'âge comme des groupes sociaux occupant des situations sociales spécifiques, pouvant à ce titre être constitués comme objet d'étude.

Pourquoi les âges de la vie ont-ils été constitués si tardivement en objets sociologiques en France ? Là encore, l'institutionnalisation et l'histoire de la discipline fournissent des éléments de réponse⁵ : les impulsions premières de la sociologie durkheimienne ont dessiné des voies d'investigation sociologiques à l'écart des questions d'âge. Une partie des travaux de sociologie est centrée sur la socialisation, et même sur la socialisation primaire, sur les questions d'éducation, notamment scolaire ; le travail occupe une place centrale dans l'organisation de la société et dans les analyses sociologiques depuis Durkheim et jusqu'à ce jour⁶ ; les analyses structurales et marxistes dominant le champ sociologique dans les années 1960 et 1970 ne prennent pas en compte les temporalités à l'échelle d'une vie humaine, et délégitiment les âges comme catégories structurantes de la vie sociale : illusoirs, les âges masquent les rapports de classe, explicatifs en dernier ressort des faits sociaux. Le texte de P. Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot » (1984), même s'il est plus ambivalent que ce que laisse entendre son titre, est exemplaire de cette dernière posture. En rappelant que l'âge est « une donnée biologique, socialement manipulée et manipulable » et que « le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement, constitue déjà une manipulation évidente » (p. 145), il constitue l'âge en déterminant secondaire des conduites, les facteurs de clivage principaux, sociologiquement pertinents, étant les positions de classe, qui l'amènent à opposer une « jeunesse bourgeoise » et une « jeunesse ouvrière ».

L'intérêt des sociologues pour certains âges de la vie apparaît lorsque des transformations démographiques et sociales importantes font émerger des « problèmes sociaux » ou questions, formés « dans le flux éternellement mouvant de la civilisation » (Weber, 1992, p. 191). Les années 1960 apparaissent ainsi comme un tournant : d'une part, en raison de l'arrivée à la jeunesse des générations du *baby-boom*, qui transforme de manière radicale les équilibres démographiques et les rapports entre générations⁷. Les « *baby-boomers* »,

5. Donner une réponse réellement argumentée à cette question suppose une histoire rigoureuse de l'émergence de l'âge comme préoccupation sociologique, que ce paragraphe, ou même cette introduction ne sauraient synthétiser.

6. Sur ces points, on peut se reporter à DUBET F. et MARTUCELLI D. (1998).

7. Comme le montre très bien Morin, précurseur de la sociologie des âges, dans un très beau chapitre de *La métamorphose de Plodemet*, intitulé « Jeunes et vieux » (MORIN, 1967).

comme on ne les appelle pas encore, sont visibles, actifs dans l'espace public ; ils bénéficient de la démocratisation scolaire, du plein-emploi, et inventent de nouvelles manières de vivre. À l'autre bout de l'échelle des âges, un groupe social prend également une ampleur nouvelle : des générations de plus en plus nombreuses bénéficient du statut de retraité et des droits associés (Guillemard, dans ce volume). La généralisation de ces deux institutions, l'éducation secondaire et la retraite, homogénéise progressivement les conditions et les modes de vie des groupes d'âges qui y sont soumis, et leur donne une consistance sociale inédite⁸. Les sociologues français prennent alors la mesure de ces changements : jeunesse et vieillesse sont constituées comme des objets propres de l'analyse sociologique. Or, si les travaux consacrés à ces deux âges de la vie sont initiés à peu près au même moment, un déséquilibre ne cesse de se creuser entre les travaux consacrés à la jeunesse et ceux prenant la vieillesse pour objet. Alors que la sociologie de la jeunesse s'est rapidement structurée, multipliant enquêtes et synthèses, surtout à partir des années 1990, les travaux sur la vieillesse et le vieillissement sont longtemps demeurés liés à d'autres champs sociologiques spécialisés (la sociologie de la famille, l'analyse des politiques publiques, la sociologie urbaine) et sont demeurés assez épars, sans créer d'effet d'entraînement, notamment sur les jeunes générations de chercheurs. Les préoccupations plus marquées des pouvoirs publics pour les « problèmes » de la jeunesse (Mauger, 1994) ont joué dans ce développement inégal. Et sans doute le poids des prénotions relatives à la vieillesse et au vieillissement n'y est-il pas étranger, de même que notre propension, comme sociologues, à étudier ce qui nous concerne de près⁹.

Le poids des constats démographiques

Un deuxième élément de structuration de la recherche sociologique sur les vieillesse et les vieillissements est la prise en compte du poids de la démographie dans l'histoire du champ. En effet, le changement démographique inédit dans l'histoire et les défis tant collectifs qu'individuels qu'il pose a fortement déterminé les attentes posées à l'égard des recherches sur le vieillissement. À la suite de la conceptualisation, par Alfred Sauvy, de la notion de vieillissement de la population (remplacé aujourd'hui par le vieillissement démographique),

8. Dans « La jeunesse n'est qu'un mot », Bourdieu ne peut faire autrement que de reconnaître cette consistance nouvelle de la jeunesse, qui entre pourtant en tension avec la thèse principale qu'il défend : il souligne ainsi que le prolongement de la scolarisation contribue au « brouillage des oppositions entre les différentes jeunesses de classe » (1984, p. 146) et que « par-delà toutes les différences de classe, les jeunes ont des intérêts collectifs de génération » (*ibid.*, p. 153).

9. On peut par exemple penser aux nombreux jeunes chercheurs entreprenant des travaux sur la jeunesse, mais aussi à Elias abordant les questions du vieillissement sur le tard de sa vie, dans *La solitude des mourants* (1998).

le vieillissement est devenu un problème dont la science doit se saisir pour proposer des solutions. Comme l'écrit Patrice Bourdelais (1989), la rencontre entre les travaux gériatriques et démographiques au début du ^{xx}^e siècle a fait des personnes âgées un poids d'abord accusé de plomber la vigueur industrielle et militaire des nations, puis de mettre en danger les systèmes de sécurité sociale. Asphyxiant les systèmes de retraite, engorgeant les urgences, creusant la tombe de la sécurité sociale au lieu de rejoindre la leur au plus vite en laissant la place aux jeunes, les personnes âgées apparaissent comme inutiles, au mieux, ou menaçant la solidarité nationale (notamment intergénérationnelle) au pire. Bien que des voix critiques s'élèvent régulièrement contre cet alarmisme démographique (ou ce que nos collègues anglo-saxons nomment *apocalyptic demography* ou *demographic panic*), on ne peut que s'interroger devant la régularité avec laquelle des ouvrages ou articles en sociologie de la vieillesse se réfèrent, dans les phrases introductives, aux mutations démographiques. Comme si le constat démographique était le nécessaire point de départ de toute réflexion sur la vieillesse, comme si le constat démographique servait de nécessaire légitimité à la recherche scientifique. Il nous semble indispensable, dans ce contexte, de revenir à la distinction fondamentale, en sociologie, entre problème social et problématique sociologique (Lenoir, 1999), et de porter un regard critique sur ce qui se présente comme un problème relevant de l'évidence. Cette distinction prend également son sens face à l'augmentation croissante de la demande sociale et publique adressée à la recherche. Cette demande comporte un risque d'instrumentalisation non négligeable, notamment par le biais de financement d'enquêtes « utiles » à la décision politique ou à la réflexion des décideurs à différents niveaux de l'action politique, comme en témoignent les préoccupations croissantes autour de la maladie d'Alzheimer et des maladies apparentées (y compris dans cet ouvrage).

La sociologie de la vieillesse : ancrage et confrontations disciplinaires

Enfin, il convient de souligner que la vieillesse est un objet se trouvant sous de nombreux regards disciplinaires¹⁰ : les promoteurs de la gérontologie cherchent précisément à valoriser et encourager la pluridisciplinarité ou l'interdisciplinarité dans l'analyse des vieillesse ou des vieillissements. Une partie des travaux sociologiques francophones a trouvé abri et conditions de développement dans des centres de gérontologie. Une autre partie s'est développée à l'écart de tels centres, en s'affiliant d'abord à la discipline sociologique. Les résultats

10. Ce n'est évidemment pas spécifique à la vieillesse, surtout si l'on abandonne une épistémologie durkheimienne fondée par homologie avec les sciences de la nature, où la partition des disciplines viendrait des natures propres (*sui generis*) des objets, pour adopter une épistémologie webérienne, où le regard sociologique découpe la réalité et construit l'objet.

d'enquête comme les théorisations de la vieillesse et du vieillissement portent la marque de l'inscription des recherches dans ces contextes institutionnellement différenciés. Une double tension est ainsi repérable au sein du champ : d'une part, il existe, dans la description et l'explication des vieillesse et des vieillissements différenciés, une tension dans la pondération entre les dimensions sociales et les dimensions biologiques du vieillissement, tension qu'on peut lire dans les usages et les définitions des termes utilisés pour décrire certaines formes de vie à la vieillesse ou certains vieillissements. Ainsi, la proposition de P. Bourdelais (1997) d'établir un « seuil évolutif d'entrée dans la vieillesse, certes très schématique et partiel, car fondé sur la seule probabilité de survie » (p. 15), permet de déconstruire la prénotion du vieillissement de la population, entendu comme l'accroissement des personnes âgées de plus de 60 ans. Ce seuil renaturalise cependant la vieillesse, puisqu'elle est définie comme le temps qui reste avant la mort. La notion de fragilité, largement utilisée pour caractériser et analyser le grand âge, place les questions de santé au premier rang des expériences du vieillissement aux âges élevés. N'y a-t-il pas là également un risque de renaturalisation de la vieillesse ? Ce risque existe tout particulièrement dans les enquêtes quantitatives sur de vastes échantillons, dont les variables sociales apparaissent en définitive moins explicatives que les indicateurs biologiques¹¹. Les enquêtes quantitatives sont aujourd'hui nécessairement pluridisciplinaires, en raison de leur coût : tiennent-elles, pour les sociologues, toutes leurs promesses ? Ne s'accorde-t-on pas, dans ces enquêtes, sur les variables biologiques, parce qu'elles constituent un plus petit dénominateur commun des différentes approches disciplinaires engagées ? Quelques chapitres de cet ouvrage permettront au lecteur de s'en faire une idée. La pluridisciplinarité est également mise en œuvre dans des recherches qualitatives, permettant de nouer un dialogue fécond avec d'autres disciplines intéressées par l'analyse du vieillissement, proches dans leurs épistémologies ou dans les concepts utilisés. Ces collaborations interdisciplinaires, largement imposées dans les nouvelles organisations européennes et françaises de la recherche, sont heuristiques à la condition de les constituer en opportunités d'inventions méthodologiques, de mise en commun et de traduction d'outils conceptuels disciplinaires, ou encore de confrontation de postures scientifiques. Interroger les origines, les définitions variables et les usages multiples des nouvelles manières de nommer et d'analyser le vieillissement (par exemple, « vieillissement réussi », « bien vieillir », « vieillissement actif ») est pour nous un premier pas et une condition du dialogue interdisciplinaire.

Une deuxième tension est à l'œuvre, comme dans d'autres domaines de la sociologie, entre science pour la science et science pour l'action, entre recherche

11. Et ce, sans rappel du fait que ces indicateurs biologiques sont eux-mêmes des variables dépendantes d'autres variables sociales, puisqu'on sait bien que morbidité et mortalités sont socialement très différenciées selon le sexe, la classe sociale, ou la culture.

« pure » et recherche-action. Ce qui distingue, pour nous, la sociologie de la gérontologie est précisément que la sociologie n'est pas une science directement pour l'action¹². La sociologie ne résout pas les problèmes des gens, au contraire de la gérontologie qui entend apporter, sinon des réponses concrètes, au moins des réflexions orientées vers l'action des professionnels travaillant pour ou auprès des personnes âgées, ou encore des politiques en charge des questions de vieillissement, et œuvre dans une optique parfois clairement affirmée de changement social (Moulaert, 2012). Cela ne signifie pas que la sociologie se bornerait à expliquer ou à comprendre les vieillissements sans autre usage qu'interne, mais bien qu'elle cherche à échapper aux entreprises morales ou politiques qui gouvernent parfois la gérontologie dans le monde francophone, et en particulier en France, en raison de ses proximités institutionnelles avec la gériatrie et la médecine, dont les sociologues ont mis en évidence à différentes reprises les efforts de « moralisation » de la vieillesse, qu'il s'agisse pendant les trois quarts du xx^e siècle d'imposer une vieillesse tempérante aux vieux pauvres (Bernand, 1978 ; Feller, 2005) ou actuellement d'encourager les aînés à « réussir » leur vieillesse (Hummel, 2002 ; Puijalon et Trincaz, dans ce volume). Plutôt que de prescrire ou de proscrire des comportements, la sociologie cherche à rendre raison des pratiques des personnes âgées, en les resituant dans leurs contextes sociaux, en s'attachant à décrire les structures et les trajectoires sociales qui leur donnent un sens. Le temps de l'action, qui peut prendre la forme de conseils politiques, de participation à des commissions publiques, de conférences auprès de publics, plus ou moins larges, plus ou moins spécialisés ou confrontés aux questions du vieillissement, de formation de professionnels du vieillissement, est ainsi séparé du temps de la recherche.

OBJECTIFS DE L'OUVRAGE ET PISTES DE LECTURE

Il nous semble que bien des tensions produites par le façonnage social, politique et médiatique de l'objet-vieillesse peuvent trouver une résolution dans un rappel de l'ancrage disciplinaire de nos recherches. Dès lors, la vocation de cet ouvrage collectif est également de faire apparaître les cadres théoriques des travaux présentés, de les resituer dans les débats, passés et actuels, de la sociologie et d'identifier de nouveaux chantiers de recherche liés tant aux évolutions des sociétés qu'aux transformations de l'analyse sociologique, à ses renouvellements théoriques et méthodologiques. Les auteurs ici rassemblés se sont astreints, à notre demande, à montrer comment leurs travaux s'inscrivent dans les débats sociologiques, à présenter leurs outils conceptuels et méthodologiques, à caractériser les contextes, notamment nationaux, de leurs recherches. C'est sur la base de cette explicitation des postures sociologiques adoptées que cet ouvrage invite

12. Ainsi que le rappelle avec humour BERGER P. (2006, p. 35-42), le sociologue n'est « ni un ami du genre humain [...], ni un théoricien du travail social [...], ni un réformateur ».

aussi à élargir l'horizon des questionnements et des analyses sur la vieillesse et à penser d'autres défis – alternatifs, secondaires, discrets, invisibles – posés par le vieillissement dans nos sociétés de longévité que ceux érigés en problèmes sociaux. Parallèlement, il entend ouvrir des pistes de recherche pour penser vieillesse et vieillissements autrement que sous les formes antagoniques du fardeau ou du défi : peut-être sous celles des chances (entendues en un sens commun, mais également en un sens wébérien de chances d'existence), des opportunités d'action dans des systèmes de contraintes en transformation. Les auteurs ont d'ailleurs été invités à dessiner des pistes de recherche possibles sur les domaines qu'ils ont déjà explorés. Ce manuel est ainsi un outil pour les chercheurs encore peu familiers du champ : il entend à la fois leur fournir une culture sociologique de base sur les questions de vieillesse et de vieillissement et les encourager à faire preuve d'imagination sociologique (Mills, 1967 [1959]) pour continuer à explorer cette *terra* encore largement *incognita* de la dernière partie de l'existence.

L'ouvrage est structuré en trois parties, elles-mêmes subdivisées en chapitres et en encadrés plus courts : les premiers cherchent à faire le point sur des problématiques larges, structurantes des travaux dans le champ, les seconds proposent des éclairages spécifiques ou constituent des compléments ou des contrepoints aux réflexions développées dans les chapitres auxquels ils se trouvent associés. Les trois parties qui organisent cet ouvrage correspondent à trois grandes manières de penser sociologiquement le temps de la vieillesse et les processus de vieillissement. Soulignons cependant que, si nous les distinguons pour la clarté de l'exposition, ces différentes manières d'appréhender l'avancée en âge dans les sociétés occidentales contemporaines ne sont pas conçues comme exclusives les unes des autres, et que ces parties s'éclairent et se répondent largement.

La première partie se centre sur la construction sociale de la vieillesse comme âge spécifique de la vie et sur le poids des politiques dans cette construction. Les politiques de la vieillesse, qu'on les analyse au niveau local, national ou international, qu'elles concernent la retraite ou l'emploi, la santé ou la dépendance, ou encore l'activité en un sens très large, délimitent et catégorisent la vieillesse, l'inscrivant dans un parcours de vie et dans des rapports entre classes d'âge. Ces catégorisations politiques, qui non seulement posent les limites entre les âges mais attribuent aussi des statuts et des rôles à ceux qui en relèvent, incitent à penser la vieillesse essentiellement sous l'angle des problèmes. Les différents chapitres montrent cependant que l'analyse sociologique reformule ces problèmes sociaux, les déplace, met en évidence les effets pervers des solutions jusqu'ici apportées et ouvre de nouvelles pistes pour l'action politique. Cette première partie dessine ainsi la réflexion en montrant comment les politiques construisent la vieillesse, et même les vieillesse, par écart avec d'autres âges de la vie.

La deuxième partie s'attache quant à elle à mettre en évidence la diversité des vieillesse, au-delà des distinctions construites par les politiques sociales, par exemple entre troisième et quatrième âges, ou entre seniors et personnes dépendantes. Deux lignes de force structurent ce moment de la réflexion : l'une centrée sur les déterminants sociaux et l'autre sur les trajectoires individuelles. La diversité des modes de vie à la vieillesse tient, ainsi, d'une part aux cadres sociaux dans lesquels elle s'inscrit : le genre, la culture, les contextes nationaux et locaux font varier de manière forte les expériences de la vieillesse. On ne vit pas sa vieillesse de la même manière selon qu'on est femme ou homme, immigré ou non, selon le pays ou le contexte résidentiel (milieu rural, quartier de centre-ville, banlieue). D'autre part, les pratiques plurielles des individus doivent également être rapportées à leurs trajectoires, professionnelles, résidentielles, familiales, qu'on les saisisse sur la durée courte de la retraite ou à l'échelle d'une vie. Ainsi, analyser les différentes formes de vie à la vieillesse nécessite de réinscrire les vies des personnes âgées dans l'entrecroisement des déterminations sociales, historiquement constituées tout au long de leur parcours de vie, qui cadrent leurs pratiques actuelles et balisent l'éventail de leurs possibles.

Enfin, la dernière partie se centre sur l'expérience du vieillissement, et cherche en s'inscrivant souvent dans une sociologie compréhensive à définir les formes et le sens du vieillir pour les individus. Les contributions analysent les processus qui organisent les transitions du vieillissement, le passage d'un âge à un autre, mais également les manières, socialement structurées, dont les individus négocient avec certaines épreuves plus fréquentes aux âges élevés ou spécifiques de la (grande) vieillesse : le veuvage, la vie en institution, la solitude, la maladie. Elles dessinent ainsi les manières dont les processus de vieillissement questionnent l'organisation de la vie quotidienne, les relations sociales et au-delà nos manières de faire société.

En invitant le lecteur à cheminer entre ces trois manières de saisir et d'analyser vieillesse et vieillissements, en lui permettant de comprendre les différentes entrées par lesquelles les chercheurs se saisissent de ces objets, l'ambition de cet ouvrage est qu'il puisse, par lui-même, trouver des ponts, des interrogations communes, des contradictions peut-être, à même de nourrir ses propres réflexions et de susciter chez lui tant des questionnements théoriques que des désirs d'enquêtes empiriques.

RÉFÉRENCES

BAUDELLOT C. et ESTABLET R., « Suicide : changement de régime. Un observateur hors pair, Maurice Halbwachs », intervention au colloque *Dialogue avec Maurice Halbwachs*, Paris, Campus Paris-Jourdan, jeudi 1^{er} décembre 2005, liens socio, janvier 2006 [http://www.liens-socio.org/IMG/pdf/dossiers_liens_socio_03_baudelot_establet.pdf], consulté le 26 octobre 2012.

- BERGER P., *Invitation à la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006 [1963].
- BERNARD C., *Les vieux vont mourir à Nanterre*, Paris, Le Sagittaire, 1978.
- BOURDELAIS P., « Les nouveaux visages du vieillissement de la population française », *Lien social et politique*, n° 38, 1997, p. 11-20.
- BOURDELAIS P., *L'âge de la vieillesse*, Paris, Odile Jacob, 1993.
- BOURDIEU P., « La jeunesse n'est qu'un mot », *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, p. 143-154.
- CARADEC V., *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris, Nathan, 2012.
- DUBET F. et MARTUCCCELLI D., *Dans quelle société vivons-nous ?*, Paris, Le Seuil, 1998.
- DURKHEIM É., *Le suicide*, Paris, PUF, 1986 [1897].
- DURKHEIM É., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1990 [1912].
- ELIAS N., *La solitude des mourants*, Paris, Bourgois, 1998 [1982].
- FELLER E., *Histoire de la vieillesse en France*, Paris, Séli Arslan, 2005.
- HALBWACHS M., *Les causes du suicide*, Paris, PUF, 2005 [1930].
- HUMMEL C., « Les paradigmes de recherche aux prises avec leurs effets secondaires », *Gérontologie et société*, n° 102, 2002, p. 41-52.
- LENOIR R., « Objet sociologique et problème social », in CHAMPAGNE P., LENOIR R., MERLLIÉ D. et PINTO L., *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod, 1999, p. 52-100.
- LESEMANN F., « Vingt années de sciences sociales du vieillissement au Canada : un essai d'interprétation », *Canadian Journal on Aging*, vol. 20, suppl. 1, 2001, p. 25-57.
- MARSHALL V., *Aging in Canada*, Don Mills, Fitzhenry and Whiteside, 1980.
- MAUSS M., « Les techniques du corps », *Anthropologie et sociologie*, Paris, PUF, 1993 [1936].
- MOULAERT T., « Pourquoi les francophones préfèrent-ils la sociologie du vieillissement à la gérontologie critique ? », *Gérontologie et société*, n° 142, 2012, p. 81-99.
- WEBER M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1992 [1904].